

## ***Le Goût d'Alger***

Source : [www.babelmed.net](http://www.babelmed.net)

Alger la Blanche n'est pas nécessairement la destination préférée de votre prochaine escapade touristique. Mais peut-être irez-vous pour affaire? A moins que, préférant la posture du voyageur immobile, vous ne préféreriez rêver d'y aller?

Dans les deux cas, *Le Goût d'Alger*, dernier-né (décembre 2005) de la série de littérature de voyage en format de poche publiée par les éditions Mercure de France, vous sera un compagnon précieux.

Certes, vous ne vous arrêterez pas nécessairement sur les auteurs «anciens» que sont Maupassant, Montherlant, Loti, Eberhart, Feydau, Alexandre Dumas, Gide ou Camus. Mais il vous restera la riche palette des auteurs algériens contemporains, vous ne serez pas déçu, ils sont tous là : Rachid Mimouni, Yasmina Khadra, Assia Djebbar, Kateb Yacine, Leïla Sebbar, Nina Bouraoui, et même Fellag et Y.B. en personne!

Pour tous, Alger, c'est d'abord le port, le bleu du ciel, la montagne, les maisons blanches, l'omniprésente Casbah, l'odeur du jasmin, le goût de la vie. Mais Alger, c'est aussi d'interminables cités populaires, des années de violence, de haine et de mort, ingrédients aujourd'hui incontournables de la littérature algérienne. Et sans doute pour longtemps encore, tant sont profondes les blessures, celle de la décolonisation comme celle des luttes intestines.

Alger en littérature, c'est aussi, inévitablement, le croisement des cultures arabe, berbère et française. C'est le français, langue du colonisateur, mais aussi langue des Algériens exilés et celle de ceux qui vivent à cheval sur les deux pays.

Du haut de ses 136 pages au format poche (de chemisette), *Le Goût d'Alger* offre, grâce à Mohammed Aïssaoui, un superbe panorama de la littérature consacrée à Alger. Au-delà de sa formule bien typée, ce livre n'est pas sans rappeler le travail de compilation réalisé par l'Association Babelmed et intitulé *Littératures fécondes*.

Extraits

Ici, dans cette inextricable toile d'araignée, le renoncement lève comme une pâte vénéneuse sans cesse extensive. Les gens n'attendent plus rien. Ils ont les pieds au purgatoire, la tête dans les limbes, et leurs prières se prolongent dans les imprécations. Les graffitis sur les murs ont un accent d'építaphe.

Yasmina Khadra, *Double Blanc*, Baleine-Le Seuil, 1997.

Pour ceux de la cité, l'été c'est un bloc d'ennui et de chaleur tout ensemble. L'ennui que l'on traîne le long de jours interminables, que vainement l'on essaie de tromper, que pas un souffle d'air ne vient distraire. Des journées qui s'additionnent, exactement semblables, et que l'on n'ouvre pas les fenêtres, histoire de ne pas voir le soleil qui désespérément s'attarde sur la ville.

Maïssa Bey, *Au commencement était la mer...*, Marsa Editions, 1996.

Quand l'une d'elles posait à une autre cette question obsédante: «combien d'enfants as-tu?». J'ai souvent entendu cette réponse par exemple: «Trois!». Et l'interpellée de préciser après un temps d'arrêt, d'hésitation: «Trois enfants seulement et six filles. Qu'Allah éloigne le malheur de toi!». A quatre, cinq ans, je me sentais déjà agressée par les propos de mon entourage. J'interprétais déjà que les filles n'étaient jamais des enfants. Vouées au rebut dès la naissance, elles incarnaient une infirmité collective dont elles ne s'affranchissaient qu'en engendrant des garçons.

Malika Mokkedem, *Mes hommes*, Grasset & Fasquelle, 2005.

Brusquement, après une nuit où j'ai sombré dans un sommeil lourd, c'est sous la douche glacée que j'ai compris que j'avais besoin, une seconde fois, de retourner là-bas, vers où mon enfance palpite. Comme si, toute la nuit, paralysé, mon inconscient avait insidieusement tissé cette envie de retourner, d'essayer à nouveau, j'emploie ce verbe à la manière d'un amoureux qui accomplirait, en direction de l'amante, une seconde et dernière tentative de réconciliation...

Assia Djebbar, *La disparition de la langue française*, Albin Michel, 2003.

Je m'appelle Alger,  
Alger la blanche.  
C'est ce ventre  
qui a enfanté  
la douleur et la haine.  
C'est ce ventre  
qui a fait de moi  
la ville de la mort;  
Je m'appelle Alger.  
Je rêvais pourtant  
me croirez-vous?  
de porter mes enfants  
avec un égal amour.  
Je m'appelle Alger.

Kebir M. Ammi, *Alger la blanche. Les terres contrariées*, Lansman Editeur, Carrières, 2003.  
Rédaction Babelmed  
(27/02/2006)

## ***Où faut-il aller chercher Alger ?***

Source : El Watan 9 mars 2006

Du soleil fou, écrasant, d'Albert Camus (1913-1960), en passant par la blancheur éclatante de la vieille ville arabe de Guy de Maupassant (1850-1893), des ruelles épicées aux places publiques, de la nostalgie d'un Jacques Derrida (1930-2004), à Henry de Montherlant (1896-1972), qui se tenait « pour un citoyen algérois », ou encore d'Alexandre Dumas (1802-1870), à Isabelle Eberhardt (1878-1904) pour ne citer que des auteurs français, car il y a encore, sur la liste, des écrivains algériens francophones, nous nous mêlons, indirectement, aux affaires d'autrui, c'est-à-dire au psychisme de ces auteurs qu'avec la ville elle-même.

Qui faut-il interroger, le regard de ces écrivains, ou bien celui qui est à l'origine de ce choix ? Le goût d'Alger, petite anthologie compilée par l'écrivain algérien Mohamed Aïssaoui, se propose de donner des images fragmentées, par la force des choses, d'une ville aux multiples facettes identitaires. Chacun dit son amour, ou sa déception, à l'endroit d'une ville conquise et reconquise maintes fois, et le résultat reste le même, car le but consiste à cueillir un fruit exotique. La ville d'Al Djazaïr n'est pas née avec le débarquement français à Sidi Fredj, le 14 juin 1830, de même qu'elle n'est pas née avec les lamentations d'un Cervantès (1547-1616), captif à Alger entre 1575 et 1580.

C'est là le premier et le dernier jugement à porter sur un tel choix. Du reste, lorsqu'il s'agit de parler d'Alger, nous nous trouvons toujours confrontés à la même vision étriquée de tous les compilateurs, qu'ils soient photographes, peintres ou cinéastes. C'est la recherche exotique qui a toujours eu le dessus. Voir, vivre et goûter Alger, ces trois chapitres de cette petite anthologie gagneraient à être étoffés par des textes d'auteurs espagnols, italiens, arabes et berbères, ainsi que par des correspondances et relations de voyage des diplomates anglais, américains, hollandais et autres d'avant la conquête française.

Quel mal aurait-il eu à inclure, dans cette anthologie, des textes d'Al Bekri, d'Ibn Haoukal, des bardes qui ont évoqué la débâcle de Charles Quint devant Alger, en 1541, du légendaire Sidi Boukeddour, de Sidi Ben Ali et autres poètes populaires du XVe siècle, des poètes andalous venus s'établir à Alger après 1492 ou, encore, du poète Mohamed venu de Mostaganem apprendre les sciences religieuses à La Casbah, et qui devait mourir de chagrin à l'âge de 26 ans pour avoir vécu et vu de ses propres yeux les méfaits de l'armée française lors du débarquement de Sidi Fredj.

Où sont les textes d'un Venture de Paradis, d'un William Chaler, d'un Hamdan Khodja et d'autres chroniqueurs qui ont vécu à Alger entre 1750 et 1840 ? Pourquoi les beaux poèmes de Himoud Brahimi, ou la très belle plainte de Mourad Aït Djaâfer sur les mendiants de La Casbah, ne figurent-ils jamais dans de pareilles anthologies sur Alger ? Le reproche n'est pas fait au compilateur qui, peut-être, n'a pas tous les éléments d'information nécessaires pour parler d'Al Djazaïr, mais bien, à ce type d'orientation qui s'impose à l'esprit dès qu'il s'agit d'aborder un thème, encore brûlant, celui d'une ville qui a contribué, grandement, à mettre fin à une ère de déchéance historique.

Le modèle, dans ce genre exactement, nous l'avons dans la ville de Paris elle-même. Rappelons-nous les belles pages écrites par l'Égyptien Rifaâ Tahtaoui sur la Ville des lumières dans les années 1930 du XIXe siècle, les écrits de l'Américain Henry Miller, sur le même sujet, dans la première partie du XXe siècle, ou encore, le fameux « Paris est une fête » et autres beaux textes de la littérature universelle sur une ville qui n'a cessé d'imposer sa propre vision à quiconque se mettrait à la courtiser.

Stalingrad, à titre d'exemple, reste liée dans nos esprits à la grande guerre. Celle-ci a mis son cachet définitif sur cette ville qui a beau changer d'appellation. La nôtre, on l'a voulue arabe, européenne, ville de corsaires et de pirates, ou encore, ville d'intégristes à tout-va.

Mais, Alger, côté esprit et création intellectuelle, n'a point d'existence dans une telle vision qui, répétons-le, reste exotique.

Qui se souvient de la voix de Merièm Fekkay, du Mouloudia, du haouzi, des moquées, des petites écoles coraniques, des mausolées où dorment Sidi Abderrahmane et autres saints d'Al Djazaïr ? Comment résonne dans l'oreille de l'Algérois des appellations comme « les deux entêtés », « les quatre canons », « la treille », Zoudj Ayoun, Bir Djebah, Birkhadem et autres dénominations chargées d'une grande histoire ? C'est de ce côté-ci qu'il faut aller chercher Al Djazaïr. En attendant, continuons d'espérer une écriture meilleure, un choix original, pour Alger, plutôt que de lire des textes, de considérer des images, de voir des films de fiction qui n'ont d'autre objectif que celui de plaire à une certaine galerie française.

Merzac Bagtache

